LE

BON PELERIN

CONTE PROVENÇAL

par Frédéric MISTRAL

Frédéric Mistral, le grand poète provençal, vient de faire à S. S. Pie X, l'hommage filial de son poème de "Nerto," où comme l'on sait, Avignon au temps des Papes, est magnifiquement évoqué. Le Souverain Pontife a adressé à Mistral sa bénédiction apostolique. En remerciant Sa Sainteté de sa paternelle sympathie, le poète s'est exprimé ainsi : "Votre bénédiction apostolique me portera bonheur et m'aidera, fils et croyant de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, à mourir dans la foi de mon baptême et de mes pères. La lettre solennelle qu'Elle m'a fait adresser par son Eminence le cardinal Merry del Val, la splendide médaille qui porte l'effigie de Votre Sainteté, ainsi que le portrait, accompagné d'un texte autographe, qui me viennent du Vatican, "sont la plus haute récompense" de mon œuvre littéraire et des efforts de toute ma vie pour la conservation des traditions de ma Provence et de sa langue populaire."

La jolie légende qu'on va lire est, comme on le verra, toute d'actualité.

I

Maître Archimbaud avait près de cent ans. Il avait été jadis un rude homme de guerre; mais à présent, tout éclopé et perclus par la vieillesse, il tenait le lit toujours et ne pouvait plus bouger.

Le vieux maître Archimbaud avait trois fils. Un matin, il appela l'aîné et lui dit:

—Viens ici, Archimbalet! En me retournant dans mon lit et rêvassant, car, va, au fond d'un lit, on a le temps de réfléchir, je me suis remémoré que, dans une bataille, me rencontrant un jour en danger de périr, je promis à Dieu de faire le voyage de Rome.... Aie! je suis vieux comme terre et ne puis plus aller en guerre! Je voudrais bien, mon fils, que tu fisses à ma place ce pèlerinage-là, car il me peine de mourir sans avoir accompli mon vœu.

L'aîné répondit:

—Que diable allez vous donc vous mettre en tête, un pèlerinage à Rome et je ne sais où encore! Père, mangez, buvez, et puis dans votre lit, autant qu'il vous plaira, dites des patenôtres! Nous avons, nous, autre chose à faire.

Maître Archimbaud, le lendemain matin, appelle son fils cadet :

—Cadet, écoute lui fait-il : en rêvassant et calculant, car, vois-tu, au fond d'un lit on a le loisir de rêver, je me suis souvenu que, dans une tuerie, me trouvant un jour en danger mortel, je me vouai à Dieu pour le grand voyage de Rome.... Aie! je suis vieux comme terre! je ne puis plus aller en guerre! et je voudrais qu'à ma place tu ailles faire toi, le pèlerinage promis.

Le cadet répondit :

—Père, dans quinze jours va venir le beau temps! Il faudra labourer les chaumes, il faut cultiver les vignes, il faut faucher les foins..... Notre aîné doit conduire le troupeau dans la montagne; le jeune est un enfant.... Qui commandera si je m'en vais à Rome fainéanter par les chemins? Père, mangez, mangez, dormez, et laissez-nous un peu tranquilles.

Le bon maître Archimbaud, le lendemain matin, appelle le plus jeune :

—Espérit, mon enfant, approche, lui fait il. J'ai promis au bon Dieu de faire un pèlerinage à Rome.... Mais je suis vieux comme terre! Je ne puis plus aller en guerre.... Je t'y enverrais bien à ma place, pauvret! Mais tu es un peu jeune, tu ne sais pas la route; Rome est très loin, mon Dieu! et s'il t'arrivait malheur....

—Mon père, j'irai, répondit le jeune. Mais la mère cria : Je ne veux pas que tu y ailles! Ce vieux radoteur, avec sa guerre, avec sa Rome, finit par donner sur les nerfs : non content de grogner, de se plaindre, de geindre, toute l'année durant, il enverrait maintenant ce bel innocent se perdre!

—Mère, dit le jeune, la volonté d'un père est un ordre de Dieu! Quand Dieu commande, il faut partir.

Et Espérit, sans dire plus, alla tirer du vin dans une petite gourde, mit un pain dans sa besace avec quelques oignons, chaussa ses souliers neufs, chercha dans le bûcher un bâton de chêne, jeta son manteau sur l'épaule, embrassa son vieux père, qui lui donna force conseils, fit ses adieux à toute sa parenté et partit.

II

Mais avant de se mettre en voie, il alla dévotement ouïr la sainte messe; et n'est-ce pas merveille qu'en sortant de l'église, il trouva sur le seuil un beau jeune homme qui lui adressa ces mots :

—Ami, n'allez-vous pas à Rome?

—Mais oui, dit Espérit.

—Et moi aussi, camarade, si cela vous plaisait, nous pourrions faire route ensemble.

—Volontiers, mon bel ami.

Or cet aimable jouvenceau était un ange envoyé par Dieu.

Espérit avec l'ange prirent donc la voie romaine; et ainsi, tout gaiement, tantôt au soleil, tantôt à l'aiguail, en mendiant leur pain et chantant des cantiques, la petite gourde au bout du bâton, enfin ils arrivèrent à la cité de Rome.

Une fois reposés, ils firent leurs dévotions à la grande église de Saint Pierre, visitèrent tour à tour les basiliques, les chapelles, les oratoires, les sanctuaires, et tous les piliers sacrés, baisèrent les reliques des apôtres Pierre et Paul, des vierges, des martyrs et de la vraie Croix; bref, avant de repartir, ils furent voir le pape qui leur donna sa bénédiction.

Et alors Espérit avec son compagnon allèrent se coucher sous le porche de Saint-Pierre et Espérit s'endormit.

Or, voici qu'en dormant le pèlerin vit en songe ses frères et sa mère qui brûlaient en enfer, et il se vit lui même dans la gloire éternelle du paradis de Dieu.

—Hélas! pour lors, s'écria t-il, je voudrais bien, mon Dieu, retirer du feu ma mère, ma pauvre mère et mes frères!

Et Dieu lui répondit :

—Tes frères, c'est impossible, car ils ont désobéi à mon commandement; mais ta mère, peut être, si tu peux, avant sa mort, lui faire faire trois charités.

Et Espérit se réveilla. L'ange avait disparu. Il eut beau l'attendre, le chercher, le demander, il ne le retrouva plus et il dut tout seul s'en retourner de Rome.

Il se dirigea donc vers le rivage de la mer, ramassa des coquillages, en garnit son habit ainsi que son chapeau, et de là, lentement, par voies et par chemins, par vallées et par montagnes, il regagna le pays en mendiant et en priant.

III

C'est ainsi qu'il arriva dans son endroit et à sa maison. Il en manquait depuis deux ans. Amaigri et chétif, hâlé, poudreux, en haillons, les pieds nus, avec sa petite gourde au bout de son bourdon, son chapelet et ses coquilles, il était méconnaissable. Personne ne le reconnut, et il s'en vint tout droit au logis paternel et dit doucement à la porte:

—Au pauvre pèlerin, au nom de Dieu, faites l'aumône!

—Ho! sa mère cria, vous êtes ennuyeux! Tous les jours il en passe, de ces garnements, de ces vagabonds, de ces truandailles.

—Hélas! épouse, fit au fond de son lit le bon vieil Archimbaud, donne-lui quelque chose: qui sait si notre fils n'est pas à cette même heure dans le même besoin!

Et ma foi, en grommelant, la femme coupa un croûton et l'alla porter au pauvre. Le lendemain, le pèlerin retourne encore à la porte de la maison paternelle en disant:

—Au nom de Dieu, maîtresse, faites un peu d'aumône au pauvre pèlerin.

—Vous êtes encore là! cria la vieille, vous savez bien qu'hier on vous donna: ces gloutons mangeraient tous le bien du Chapitre!

—Hélas! épouse, dit Archimbaud le bon vieillard, hier n'as tu pas mangé? et aujourd'hui toi-même ne manges-tu pas encore? Qui sait si notre fils ne se trouve pas aussi dans la même misère!

Et voilà que l'épouse attendrie de nouveau, va couper un autre croûton et le porte encore au pauvre.

Le lendemain enfin, Espérit revient à la porte de ses gens et dit :

—Au nom de Dieu, ne pourriez vous pas, maîtresse, donner l'hospitalité au pauvre pèlerin?

—Nenni, cria la dure vieille, allez-vous-en coucher où l'on loge les gueux!

—Hélas! épouse, dit le bon vieil Archimbaud, donne lui l'hospitalité: qui sait si notre enfant, notre pauvre Espérit, n'est pas errant, à cette heure, à la rigueur du mauvais temps!

—Oui, tu as raison, dit la mère, et elle alla aussitôt ouvrir la porte de l'étable; et le pauvre Espérit, sur la paille, derrière les bêtes, alla se giter dans un coin.

Au petit jour, le lendemain, la mère d'Espérit, les frères d'Espérit viennent pour ouvrir l'étable .... L'étable, mes amis, était tout illuminée: le pèlerin était mort, était roidi et blanc, entre quatre grands cierges qui brûlaient autour de lui; la paille où il gisait était étincelante; les toiles d'araignées, luisantes de rayons, pendaient là haut des poutres, telles que les courtines d'une chapelle ardente; les bêtes de l'étable, les mulets et les bœufs, chauvissaient effarés avec de grands yeux pleins de larmes; un parfum de violette embaumait l'écurie: et le pauvre pèlerin, la face glorieuse, tenait dans ses mains jointes un papier où était écrit: "Je suis votre fils."

Alors éclatèrent les pleurs et tous en se signant tombèrent à genoux: Espérit était un saint.

BARJALAS

NOUVELLE

Ce brave Barjalas ne se contentait pas d'être un confiseur assez coséu, au milieu de la blanche cité de Beaucaire que le Rhône berce de la voix de ses lourdes eaux. Il cultivait les beaux-arts et les belles-lettres, rimant des poésies en français et en patois, photographiant, ou peignant sur des toiles, sculptant dans la glaise des animaux, des sites des personnages de toutes conditions. Il était vaniteux, ingénu et loyal. Il tenait compte des conseils de ses amis, et même il les sollicitait peut-être dans l'espoir de ne recevoir d'eux que des compliments.

Une fois, je fus témoin de la souplesse de son caractère. C'était un matin de printemps. Là-haut, dans son vaste atelier plein de lumière et de silence, Barjalas achevait une marine, lorsque son voisin, Gaston Faure, le chapelier, vint le surprendre.

"—Te voilà, Gaston!.. s'écria-t-il. Regarde-moi ça, si c'est bien tapé!....."

Gaston examina la toile longuement, sans remarquer que Barjalas, sur sa petite chaise, s'impatientait :

"—Eh bé, tu ne dis rien?

"..Si! si!....attends!.."

Gaston, qui savait à merveille feindre le plus profond sérieux, alors qu'il avait le plus envie de rire, fronçait ses sourcils roux, dans un effort de réflexion.. Brusquement, il prononça d'une voix solennelle :

"—Ton tableau n'est pas mal. Mais je n'y vois que du bleu.... C'est vide.

"—Comment! C'est vide?

"—Oui. Il n'y a que du ciel et de l'eau.

"—C'est ce que j'ai voulu.

"—Tu as eu tort. Tu devrais au moins faire par là naviguer un bateau."

Barjalas tassa sur la chaise sa taille massive et bonasse, et à son tour s'absorba dans une méditation sévère. Enfin, il s'exclama :

"—Tu as raison!...."

Et, tac!.... tac!.... d'une main preste, il établit à coups de pinceau sur les vagues écumantes une tartane noire habillée de sa voile blanche. Gaston s'était installé auprès de lui, sur un fauteuil, et aussi grave qu'un professeur de Faculté encourageant son élève, il bourdonnait entre les dents :

"—Ça va! ça va!...."

Barjalas déposa sa palette sur le parquet, s'épongea la figure avec son grand mouchoir à carreaux. Ensuite, poussant un soupir de soulagement, il pencha sa tête sur l'épaule droite, sur l'épaule gauche, afin de mieux juger de l'ensemble de l'œuvre. Et il murmura :

"—Je crois que c'est réussi.

"—Très réussi, répondit Gaston. Mais il manque quelque chose.

"—Qu'est ce qu'il manque?

"—On ne s'explique pas que ce bateau navigue tout seul en pleine mer. Il t'y faut au moins un matelot.

"—C'est vrai. Tu vas voir!....

Et de son pinceau, aussi frémissant de vélocité que la langue d'une commère, Barjalas posa un premier matelot à la barre de la tartane, puis un second à la proue, occupé à nettoyer les corbeilles de pêche. Il travaillait depuis un quart d'heure, lorsque non sans anxiété il se tourna vers Gaston :

"—Je crois que je t'ai écouté!...

Gaston fit une moue et maugréa :

"—La mer est arrangée maintenant. Mais le ciel!?...

"—Qu'est-ce qu'il manque au ciel?

"—On ne comprendra pas que par le vent d'importance qui gonfle la voile de la tartane, Il y ait dans le ciel tant de pureté.

"—Hum!.... Tu peux avoir raison.

Barjalas reprit sa palette, et dare dare, avec une hâte passionnée, il peignit dans le ciel un long nuage gris bordé d'une flamme rose.

"—Cette fois, ça y est!....

Il se leva de sa chaise avec un air de fatigue heureuse. Gaston, toujours immobile et grave, ne bougeait pas.

"—Tu ne dis rien, Gaston?

"—Il manque quelque chose.

"—Encore!....

"—Oui, autour de ta tartane, des hirondelles, des mouettes..

"Ah, non, non!.. A présent, il y en a assez!.. Une autre fois, nous mettrons des oiseaux.. Je ne veux pas te fâcher, mais tu y connais moins que moi en peinture.

"—Au point de vue métier, c'est certain.. Mais pour la critique, je m'y entends.. Enfin, tu peux être fier de cette marine. Est-ce que tu l'exposeras?

"—Est-ce qu'elle en vaut la peine? Si je l'envoyais au Salon de Marseille?

"—Excellente idée. Tu auras une médaille.. Allons, adieu..

Ils se séparèrent, enchantés l'un de l'autre, surtout Gaston qui était radieux d'aller au café raconter le chef-d'œuvre nouveau de Barjalas. Lorsque celui-ci, le soir, s'y présenta, une ovation formidable l'accueillit. Le lendemain, il commanda un cadre doré à son voisin Vialon, qui était également un artiste, membre de l'Académie de Beaucaire. Et, la marine, emballée comme une relique, prit le rapide de Marseille.

Pendant trois mois on attendit la distribution des récompenses. On ne parlait plus que du peintre, dont la gloire rejaillirait forcément sur toute la ville. Barjalas, lui, ne tenait plus de joie, voyant son magasin prospérer davantage, car les clients y venaient aux nouvelles, et surtout son épouse, jusqu'alors rebelle à ses tentatives d'art, soumise enfin par les caresses du sort. Néanmoins, il restait simple et familier, dans sa maison et dans la rue. Une telle sagesse dans le succès démontra une fois de plus son intelligence.

En juillet, le grand jour des récompenses sonna : un camarade télégraphia de Marseille que la marine avait reçu une médaille. Quel bonheur! Barjalas remplit sa maison et tout le voisinage de ses clameurs d'allégresse, en agitant le télégramme ainsi qu'un bulletin de victoire.

Des amis, des indifférents, vinrent par bandes le féliciter, et Gaston le premier qui, dans son effusion, au lieu d'embrasser Barjalas, embrassa chaleureusement sa femme. Tout le monde se mit à rire.

Pour ne pas trop languir l'arrivée du tableau, Barjalais fabriqua tous les jours des peintures de diverses manières. Il négligea son magasin hardiment, et sa femme, vous comprenez bien, n'osait plus le gronder, un garçon s'occupait seul des gâteaux et des confitures.

Presqu'à l'improviste, le tableau arriva de Marseille. Avec quel soin, devant sa porte, Barjalas le déballa de la caisse fragile! Les amis étaient là, autour de lui, et naturellement Gaston, qui le soutenait de ses exhortations :

"—Ne te troub'e pas!.. Tu déchirerais la toile!..

"—Oui. Laisse-moi tranquille!"

Barjalas s'énervait, non d'impatience, le pauvre, mais d'inquiétude. Car n'observait-il pas que, sous son vêtement de paille, le tableau paraissait ne plus avoir les mêmes dimensions qu'au départ?.. Ce fut avec des précautions infinies qu'il le retira de sa gaine de paille. Et l'ayant épié d'un œil avide, il poussa un cri d'horreur. Tous ses amis, sa femme, se penchèrent aussitôt pardessus ses épaules, et ils gémirent ensemble d'une sourde désolation. Oh! c'était bien là une marine, et même munie de la mention de sa médaille. Mais ce n'était pas la marine de Barjalas. Alors, voilà qu'il partit en colère, et brandissant si fort sur sa tête énorme le colis, que Gaston dut le lui arracher des mains :

"—Ce n'est qu'une erreur de tableau! répétait celui-ci. Tu n'as qu'à réclamer le tien, la médaille te restera.

"—Non! ces ânes se sont trompés, ou ils ont voulu se moquer de moi, parce qu'ils sont de Marseille. Je ferai une autre marine, et celle-ci servira de repoussoir à mes ouvrages.

"—Parbleu!.... Autrement, tu pourrais en deux ou trois coups de pinceau, faire de celle-ci une toile intéressante.

"—Assez de tes conseils, Gaston! On ne se fiche pas de ma fiole, tu sais!.... Et tous, tant que vous êtes, débarrassez-moi de vos personnes. Je suis dans ma rue. Bonjour!.... Il n'y a que le travail qui console!...."

Artiste fervent, sinon habile, Barjalas, pendant que sa femme rangeait la paille dans la caisse de Marseille, monta dans son atelier, adorable de silence et de lumière, retrouver la joie sacrée de ses rêves, de ses illusions toujours nouvelles sous le beau ciel du Languedoc.

LA PREMIÈRE PERRUQUE.

Philippe le Bon, duc de Bourgogne, perdit, à la suite d'une cruelle maladie, tous ses cheveux. Ce désagrément lui fut d'autant plus sensible qu'il venait d'être fiancé à la belle princesse Isabelle de Portugal. Pour dissimuler autant que possible sa calvitie, il se couvrit la tête d'une petite calotte noire. Mais ce couvre-chef ne l'empêchait pas d'être fort laid et n'empêchait pas la princesse de s'en apercevoir. Le duc, le lendemain de ses noces, était d'une tristesse mortelle. Un prélat qui était en grand crédit à la Cour, voulant conserver la faveur du duc, proposa un prix élevé à celui qui découvrirait un moyen de dissimuler la calvitie. Au bout de quelque temps, un étranger demanda à être introduit près de lui. Il lui présenta un bonnet recouvert d'une blonde et longue chevelure, aussi naturelle que si elle eût poussé sur une tête humaine. A la vue de ce chef-d'œuvre, le prélat poussa un cri de joie :

—Ton nom? dit-il à l'étranger, ton nom, excellent homme?

—Pierre Lorehant, monseigneur, barbier, domicilié à Dijon.

Le soir de ce jour mémorable, Philippe donna aux habitants de Bruxelles un superbe bal où il se montra la tête couverte d'une belle perruque blonde. L'histoire ne dit pas si la duchesse Isabelle en conçut plus d'amour pour son époux.

RECORDS BIZARRES

M. Porter, un magistrat de Liverpool, célébra dernièrement son soixante-douzième anniversaire en chantant pendant six heures trois quarts sans arrêts. Le record du piano appartient à M. Bancia qui joua 50 heures de suite, tandis qu'à la suite d'un pari, M. Scarborough frappa plus d'un million de notes sur le piano en moins de douze heures. Dans un concours de valse à la salle Wagram, un couple tourna pendant dix heures trois quarts sans se reposer une seconde et le célèbre match de billard Cohen-Jaussand dura 24 heures consécutives avec un total de 6.484 points. Il y a quelques années à Londres, un professeur italien récita la "Divine Comédie" de Dante, d'un bout à l'autre, de mémoire : il commença à six heures du soir pour finir à deux heures de l'après-midi le lendemain. Enfin Frank Uncles, de New-York, détient le record du saut à la corde qu'il enleva en faisant 2.000 sauts en quatorze minutes et demie!

LE ROMAN

D'UNE

Violette de Parme.

Une violette de Parme, pareille à toutes les autres, était née en Provence, au revers d'une colline, dans un de ces champs industriels qui alimentent de parfums les fabriques de Grasse. Ses petites compagnes printanières vivaient, comme elle, épanouies au soleil. Leur bonne odeur était leur conversation. Elles y joignaient de mignons saluts, lorsqu'un peu de brise venait. Debout et la tête dans le ciel, à la manière des êtres humains, toutes, elles étaient protégées par quelque feuille ovale et verte : et cela leur donnait tout à fait l'air de porter des ombrelles, comme des dames.

Dans son cerveau minuscule de fleur, ma violette s'enorgueillissait chaque matin de sentir, sur sa tête sombre, un clair chapeau de rosée. Elle se raidissait alors pour ne pas laisser tomber le faix de cette grosse goutte précieuse qui brillait, au soleil du Midi, comme un diamant d'au moins un demi-carat. Mais un souffle passait; la violette saluait et le diamant tombait. Et, chaque matin, c'était, pour la fragile ambitieuse, une déception. Car elle n'avait pas absolument le même caractère que ses camarades.

Peut-être cela venait-il de ce qu'elle était très enfoncée dans ses feuilles et seule sur son plan. En effet, sa mère avait péri de mort violente, ne laissant sur la terre que cette seule fille qui, par hasard, avait germé et fleuri, mais complètement isolée.

Aussi ne prenait-elle point toujours part aux plaisirs de la jeunesse. Mieux abritée par ses feuilles, elles dansait avec plus de réserve que les autres, les jours de mistral; et, aux instants marqués par la visitation des papillons, elle n'accordait que de très rares rendez vous. C'est pourquoi elle ne s'était pas encore fiancée.

Elle laissait donc ses sœurs, chiffonnées et dociles, subir, fixes sur leur tige, le va et-vient des infidèles insectes, ces violettes ailées. Mais, si elle flirtait peu avec les importants bourdons à grosse voix et les guêpes bien corsetées, elle avait su, sans avoir l'air de rien, conquérir l'amitié d'un grillon déjà âgé et plein de belles et secrètes qualités.

Ce grillon était presque un inconnu pour la foule des autres violettes. D'ailleurs, comme le sont, en général, les personnes très savantes, il était d'aspect plutôt revêche. Mais, nonobstant ce physique défavorable, on découvrait, en le fréquentant, que, dans son corps exigu et sec comme une brindille de foin, vivait tout entière la grande âme des campagnes au soleil.

En outre, il connaissait tant d'autres choses! Il avait habité les vastes cheminées des hommes, devant lesquelles s'assoient les familles, et aussi les fours brûlants où cuit leur pain quotidien. De sorte que, bestiole perdue dans l'immensité des champs provençaux, sa petite crécelle naturelle, certains jours, tenait à la violette des discours de philosophe.

—Le destin d'une fleur, lui déclarait-il souvent, peut être encore autre chose que la vie et la mort au soleil. Il est possible, pour elle, de rêver un au-delà merveilleux par lequel elle acquiert une âme presque humaine. Je ne veux pas t'en révéler plus long. Mais, sans doute, toi qui es une jolie violette double, plus réfléchie que les autres, toi qui sais qu'une goutte d'eau sur ta tête a le poids d'une fugace pierrerie, tu connaîtras, un jour, cet au-delà dont je ne peux te parler davantage, ne voulant pas trahir les secrets des humains.

Et la violette, durant les longues heures du jour, penchait sa compliquée petite figure végétale et rêvait indéfiniment.

Or, une aube vint où une troupe de femmes du peuple, envoyée par une des fabriques, pénétra dans le champ, et, en quelques heures, cueillit, sans en excepter une, toutes les violettes de Parme.

Et les pauvrettes, brusquement arrachées de leur terroir, jetées pêle-mêle dans des paniers, faisaient, entre elles, des réflexions épouvantées. Beaucoup s'évanouirent dans la catastrophe. Les autres disaient :

—Voici donc l'heure de mourir! Nous étions, pourtant, toutes jeunes encore! Hélas!.... Hélas!.....

Car ces frêles personnes, hautes de deux ou trois centimètres, aimaient autant la vie que les grandes créatures de Dieu.

Ma violette, pourtant, ne disait rien. Mais elle pensait :

—Je m'envole enfin de la tige qui me retenait prisonnière. Me voici libre et détachée comme une belle mouche bleue. C'est l'au-delà qui commence, sans doute!.... Adieu, ma colline natale! Adieu, mon grillon, mon cher grillon! C'est ta parole infatigable qui m'a appris que tout n'est pas fini le jour de la mort.....

Faut-il raconter toutes les phases par lesquelles passèrent les milliers de camarades cueillies, une fois entrées dans l'effrayante et noire demeure où se poursuit et s'achève la lente histoire des fleurs qui deviennent des parfums?

Elles déferlèrent, comme une immense vague embaumée, à travers des chambres nues; elles passèrent par des mains affairées d'ouvriers, roulèrent dans de nouveaux paniers, et enfin, encore vivantes et mouillées d'aurore méridionale, elles se virent, par masses compactes, au milieu des sifflements et des trépidations de la vapeur. Elles furent disposées sur un appareil de forme inattendue, qui, ainsi fleuri, figura, pour une seconde, un imposant cône de fraîcheur violette.

Et la rêveuse élève du grillon, à ce moment, se dit :

—Voilà donc l'au-delà promis! Que notre solidarité est splendide! A nous toutes, nous avons réalisé cette beauté!

Elle n'avait pas fini sa pensée que, soudain, par quelque déclenchement le cône chargé de fleurs plongea, d'un seul coup, dans l'enfer d'une cuve de pétrole bouillant.

Instant indescriptible! Quand l'appareil ressortit de la cuve, il ne restait plus, autour du cône géant, qu'un amas informe, incolore, inodore. Car, à chaque fleur, le pétrole avait arraché son parfum comme une petite âme. Et, si absolument vidés étaient les imperceptibles cadavres, qu'on les jeta, séance tenante, dans un coin, bons pour l'égout.

Cependant, l'âme de la violette, au milieu d'une si terrible métaphysique, continuait à vivre et à réfléchir. Car, à travers l'horreur des cuves, tuyaux et alambics, elle était, à elle toute seule, la conscience du vaste champ originel.

Il est impossible de répéter en détail les mille péripéties de l'essence naissante. Sachons seulement qu'un matin ce fut, pour ce champ originel, l'heure de la résurrection finale. Et cette résurrection, après le martyre varié de la fabrique, éclatait au soleil du printemps sous les espèces d'un flacon de triple extrait authentique.

Ainsi s'était donnée toute une colline de violettes, pour ajouter une riche fiole aux divers accessoires qui, saugrenus, coûteux et charmants, brillent dans l'armoire des hommes coquets et des belles Parisiennes.

Et voici que, réveillées, assimilées les unes aux autres, plus proches encore qu'aux jours de leur vie végétale, les menues compagnes d'autrefois, libérées de leur tout petit corps, se remirent, sous cette forme liquide, à bavarder entre elles, heureuses de se reconnaître et de se retrouver, quoique vraiment trop à l'étroit.

Et les souvenirs qu'elles évoquaient, souvenirs du temps où les papillons les aimaient, étaient tellement plus intenses que ne l'avait été cette vie première, que leur causerie, sous forme de parfum, traversait le verre du flacon et se répandait dans toute l'armoire.

Cependant, ma violette ne parlait pas, ayant gardé, intacte, son âme native. Ainsi transformée, elle se sentait, goutte précieuse, pareille au chapeau de rosée qui la coiffait jadis. Et elle attendait toujours, fervente et sans impatience; car, à travers l'infernale aventure, elle n'avait pas oublié la parole de son grillon.

Un jour, une main prit le flacon dans l'armoire. Une belle jeune dame en fit sauter les diverses enveloppes et ouvrit. Et l'esprit collectif des violettes, comme un magnifique papillon d'autrefois, invisible et plus léger se mit à voler de-ci, de-là, dans la chambre, si présent, malgré qu'on ne pût le voir, que la jeune dame en poussa un petit cri.

Elle dit avec extase :

—Quelle bonne essence!

Et, ayant précieusement incliné le flacon sur son mouchoir, une grosse goutte se répandit sur le linge fin et l'imbiba d'un rond humide. Et cette goutte n'était autre que la violette pensive, à qui un au-delà merveilleux avait été promis.

—Voilà certainement le bonheur, pensa la violette.

Mais elle ne se sentait pas particulièrement heureuse. Fil par fil, elle avançait sur le mouchoir blanc. La belle jeune femme l'avait enfoncé dans un manchon où ses petites mains se tenaient aussi, sagement réunies. On voyageait. Ensuite, la violette vit des choses nouvelles: un salon où beaucoup de dames, compliquées et délicates comme des fleurs, saluaient de droite et de gauche, pendant que quelques rares messieurs, noirs et déliés comme des insectes, allaient et venaient de l'une à l'autre.

Et la pauvre petite pensait:

—Pourquoi mon ami le grillon ne m'avait-il pas dit que la vie des humains était toute pareille à celle d'un champ de violettes?

Tout à coup, les mains de la belle jeune femme, occupées d'une tasse de thé, laissèrent tomber, sans s'en apercevoir, le mouchoir et la goutte d'odeur qui l'habitait.

Alors, une autre main, celle d'un jeune homme, ramassa ce mouchoir avec précaution et le cacha vivement dans la poche d'un gilet. On sentait, à travers l'obscurité de cette poche, les grands coups d'un cœur.

Or, lorsque vint le soir, seul et enfermé chez lui, le jeune homme reprit doucement le mouchoir et se mit à le respirer et à le baiser, avec des frissons qui ressemblaient à des sanglots.

Et sa voix entrecoupée murmurait, et sa pensée disait:

—O parfum, parfum de celle que j'aime! O goutte de violette! Te voici, comme un fantôme plein de grâce, sous ma bouche!.... Quand je te respire, ô parfum de celle que j'aime, tu me redis son regard, sa voix, son geste, plus encore, tout l'inexprimé de sa très chère personne.. Je t'aime, ô goutte de violette, perle qui contiens, comme la mer, tout mon désir!.... O parfum, haleine de son baiser, ô toi qui me rends, pour une seconde, la bien-aimée créature, je t'aime, présence réelle, goutte de violette âme et chair de l'adorée!....

Alors, la chétive violette, répandue sur le linge fin du mouchoir, comprit enfin le mystère des paroles anciennes. Et, saluant du fond de l'absence de son ami le grillon, elle sentit que l'heure de son bonheur était venue, puisque l'Amour, comme à un être humain, lui donnait à elle humble petite fleur, une âme immortelle.

Un jeu de cartes de 35.000 francs

Pendant que la gravure sur bois divulgait, spécialement en Allemagne, les cartes à jouer à traits noirs, la miniature, alors florissante en Italie, produisait pour les grands seigneurs quelques jeux de cartes qui sont devenus des raretés inestimables. De ces jeux, appelés tarots, trois seulement ont été sauvés, et non au complet, mais ils sont d'une grande valeur historique et artistique. L'un, possédé par la famille des ducs Visconti de Milan, fut enluminé au quinzième siècle par Mariano de Tortona; un autre est la propriété de M. Brambilla de Milan, et le dernier appartient à la maison Colleoni de Bergame. Le jeu des tarots compte soixante-dix huit cartes: mais celui des Visconti n'en a plus que soixante-sept; celui de M. Brambilla quarante-huit et celui de M. Alexandre Colleoni soixante-quinze. De ces soixante-quinze l'Académie "Carrara" à Bergame en possède vingt-six. Le jeu fut enluminé en 1484 par Antoine Cicognara de Ferrare, qui en fit cadeau au cardinal Ascagne Sforza de Crémone, frère de Ludovic le Noir. Le même artiste enlumina ensuite deux autres jeux de cartes pour deux oncles du cardinal. L'un de ceux-ci est celui de M. Brambilla. Les cartes passées en héritage à la famille Colleoni mesurent 17 centimètres sur 7; les figures de l'école de Padoue sont peintes sur un fond d'or; les couleurs sur un fond d'argent. M. Colleoni, il y a déjà quelques années, offrit vingt-six de ces cartes à son ami, M. Baglioni, qui les donna à l'Académie Carrara, où elles sont encore admirées aujourd'hui; les quarante-neuf autres viennent d'être achetées 35,000 francs par deux antiquaires de Turin.

CUISINE

Potage à la crème d'asperges

Ratisser des asperges blanches, couper en petits dès la partie tendre, les blanchir une ou deux minutes dans l'eau bouillante salée, les cuire dans un consommé de volaille, passer le tout au tamis fin, assaisonner de bon goût, en ajoutant une pointe de poivre de Cayenne. Au moment de servir, faire une liaison à la crème, verser ensuite le potage sur des croûtons, ou mieux sur des pointes d'asperges vertes cuites à l'eau bouillante salée.

Pigeon à la crapaudine

Le fendre de chaque côté jusqu'aux ailes, de façon à pouvoir lever la poitrine comme un couvercle de boîte. Aplatir légèrement sans séparer les moitiés, ce qui lui donne la forme d'un crapaud. Placer le foie et le cœur sur les poumons du côté de la carcasse, assaisonner intérieurement de sel et de poivre. Maintenir la peau et et les ailerons avec une brochette. Arroser d'huile d'olive ou de beurre fondu, rouler dans de la chapelure fine et faire griller soit sur le gril, soit au four. Une fois cuit, servir le pigeon avec une sauce crapaudine ou une sauce maître-d'hôtel, à laquelle on ajoute de l'estragon haché et, à volonté, une pointe de piment.

Riz au gras

Mettre à cuire du riz trié et lavé dans de l'eau bouillante ou dans du bon bouillon avec, un morceau de beurre, un bouquet garni, poivre et sel. Laisser cuire trois quarts d'heure sans remuer, retirer le bouquet garni, verser le riz sur un plat et l'arroser avec le jus de la viande qu'il doit accompagner.